FRANÇOISE GAILLARD

Pulp story ou Balzac médiologue

« Ainsi le matin, un peulier baignait tranquillement ses racines dans l'eau du fleuve, la brise caressait sa chevelure : le soir, transformé en gazette, le même peuplier voyageait en détail d'un bout à l'autre de l'Amérique. N'est-ce pas à confondre l'imagination ! » Nul relent de nostalgie — l'évocation bucolique est simplement un trait d'époque —, nulle trace d'émotion écologique non plus. Le rédacteur du long article « papier » dans le Grand Larousse du XIXème sècle, n'éprouve que de l'émerveillement pour cette prouesse technique que l'on doit aux Américains.

Fabrication du papier, cuvier récepteur de la pâte, 1909, © Boyer-Viollet

C'est d'ailleurs cet enthousiame qui lui a fait quelque peu hausser le ton. Descendons-le de quelques crans. Nous sommes toujours aux Etats-Unis d'Amérique, toujours en 1866 : «... une société en commandite s'est constituée à Philadelphie pour la fabrication du papier de bois. L'usine, établie sur les bords du Schuylkill, produit en moyenne 25 tonnes de pâte à papier par jour. Plusieurs membres du congrès de Washington, des savants, des hommes de lettres, ont visité les travaux de la compagnie ». Soulignons la présence ici des « gens de lettres ». Elle ne devrait pas surprendre de la part de ces grands tribunaires du papier et pourtant l'intérêt qu'ils portent à sa réalité matérielle n'est généralement pas évident. Au point que Balzac, obligé pour les besoins des *Illusions perdues*, de se livrer à une longue digression sur la fabrication du papier, éprouve le besoin de se justifier. Il s'en sort par une pirouette où le médiologue montre le bout de la plume : « David lui [Eve] donna sur la papeterie des renseignements qui ne seront pas déplacés dans une œuvre dont l'existence matérielle est due autant au papier qu'à la presse ». Fermons la parenthèse pour revenir à la fameuse visite de la papeterie américaine : « A 10 heures, un peuplier, abattu en leur présence, était livré aux machines : à 3 heures, il était converti en papier; à 5 heures, l'édition complète du *North American Gazette*, imprimée sur ce papier, était livrée au public ».

Jamais journal n'aura mieux mérité le nom de « papiers » qui a été celui des livraisons de la presse tout au long du XIXème siècle !

En 1867 à l'occasion de l'Exposition universelle, les Français ont pu, à leur tour, être témoins de ce miracle de la technique : « un outillage complet à fabriquer la pâte à papier avec du bois a fonctionné dans le parc, dans la section du Wurtemberg, pendant plusieurs mois sous les yeux du public ». Le collaborateur du grand Larousse ne nous dit pas si l'on tirait sur ce papier un petit journal quotidien de l'exposition, mais aussi bien est-ce seulement l'innovation technologique qui l'intéresse. A cette date, en effet, le papier de bois, plein de promesses pour l'industrie papetière est encore une nouveauté à perfectionner, même si depuis longtemps les industriels du papier avaient demandé la matière fibreuse à d'autres plantes que les plantes textiles, coton, chanvre ou lin, le plus souvent utilisées sous la forme de chiffon.

Mais, avec Balzac, remontons le temps. Nous voici en 1822, au fond de notre province française, à Angoulème, ville célèbre pour ses papeteries. Un jeune homme de ce tempérament rêveur et de cette force de caractère qui font les grands inventeurs, endure mille tourments plutôt que de

renoncer à son idée fixe : la fabrication d'un papier tout à la fois moins cher, moins lourd et plus résistant que le papier chiffon alors généralement en usage. Se sentant l'âme d'un poète, il voulait taquiner la muse. Il fera du papier. Mais la science et l'industrie ne sont-elles pas la véritable poésie des temps modernes ? Je ne vous raconterai ni ses longues souffrances, ni son succès technique, ni le vol de son invention et l'échec financier qui s'en suivit. Le faisant, je vous priverais du bonheur de relire *Illusions perdues*. Je ne vous livrerai pas non plus le détail de ses expériences chimiques conduites dans le plus grand secret et la plus totale solitude, pour blanchir la pâte et coller le papier. Je ne vous parlerai pas des plantes ordinaires qu'il ramasse à la nuit tombée et dont il triture les fibres. Car ce n'est pas là que s'exerce la lucidité et la clairvoyance de Balzac. L'écrivain ne nous étonne que par la précsion, la justesse et l'étendue de son information en matière technique papetière. Il n'anticipe pas. Bref Balzac n'est pas Jules Verne. Disons-le tout net, les essais de David Séchard (puisque tel est le nom de l'inventeur génial) n'ont rien de très nouveau à la date où ce dernier est censé s'y livrer, même si la difficulté à isoler les filaments des plantes fibreuses et le problème de l'obtention d'une pâte d'une grande blancheur ne sont pas tout à fait résolus.

L'idée d'adapter les procédés chinois à des plantes de nos climats, remonte, quant à elle, assez loin. Les premières tentatives couronnées d'un relatif succès aussi. En 1756, on vit apparaître un papier de paille. Bien d'autres suivront : papiers de guimauve, de jonc, d'ortie, de houblon. La liste des végétaux ligneux essayés serait longue à décliner et Balzac n'ignore rien des très nombreux brevets déposés pour des papiers présentant à chaque fois des caractéristiques spécifiques. Quant à la question du collage en cuve qui pendant de nombreux mois demeure le casse tête du jeune homme, elle avait été réglée au moment où Balzac écrit la troisième partie de son ouvrage, *Les souffrances de l'inventeur*, en 1843. Certains prétendent même que la chose avait été réalisée en 1815. Sans compter, et c'est évidemment l'omission la plus troublante, que cette histoire ne nous dit rien sur la découverte, révolutionnaire, elle, du papier de bois autour de quoi s'orientent les recherches qui enregistrent quelques succès dès la fin de la troisième décade du siècle. Montgolfier, pour ne citer que lui, propose en 1838 un papier de tilleul de qualité non négligeable. Balzac, avec son héros, en est toujours, lui, à chercher du côté des orties...

Alors ? Le mythe du Balzac visionnaire en prendrait-il un sacré coup ? Non, car malgré l'intérêt que l'écrivain porte à la réalité matérielle du

papier, ce dont témoigne l'exactitude et l'évidente passion de la longue dissertation sur son histoire et sa fabrication, il n'a jamais cherché à exercer ses dons de voyance sur l'évolution de ses techniques de production, mais bien plutôt sur les déterminations sociales qui servent de moteur à cette évolution et qui influent sur son cours. Autrement dit, ce qui l'intéresse, c'est la sociogenèse d'une (r)évolution technique, et non les perfectionnements ou les transformations technologiques considérées pour elles-mêmes. Et cette capacité à comprendre dans un seul regard le social et le technologique, il en fait le génie de son héros, David Séchard, qui, de son trou provincial voit loin, voit large : « David Séchard, du fond de son imprimerie, embrassait le mouvement de la Presse périodique dans ses conséquences matérielles. Il voulait mettre les moyens en harmonie avec le résultat vers lequel tendait l'esprit du siècle ».

Balzac a vu. Il a vu qu'une ère nouvelle avait commencé, celle où « le souverain est partout, sauf sur le trône.» C'est la faute à Rousseau. L'argument d'autorité a fait long feu. On discute de tout, on dispute du reste. Bref on opine. Les valeurs autrefois héritées de la tradition sont elles aussi passées au crible du jugement individuel. Finie l'époque où le peuple se contentait de l'enseignement d'un seul livre. A l'hétéronomie, régime de sens des sociétés traditionnelles, succède l'autonomie qui est celui des sociétés modernes. Là toute valeur devient relative et la discussion règne en maître. C'est là que s'affirme la pensée individuelle, c'est là que se forge l'opinion. Le commerce des idées fait naître l'idée de faire commerce des idées. Il faut bien alimenter cette gigantesque machine opinante. Relisez la *Comédie Humaine* : combien de banquiers qui se lancent dans l'aventure de la presse. S'ils transforment leur or en idées, c'est qu'ils savent que l'idée fait et défait les pouvoirs, ou plutôt qu'il n'y a plus d'autre pouvoir que celui de la manipulation de l'idée, et que cela rapporte de l'or. « Oui monsieur, nous dit Balzac, le gouvernement est l'art de faire régner l'opinion publique ». Il aurait pu ajouter, mais l'ensemble de son œuvre parle pour lui : le gouvernement est l'art de régner sur cette opinion publique qu'on fait régner. Cela s'appelle le journalisme. Ne cherchez pas le pouvoir aux Tuileries, nous dit encore Balzac, « il s'est transporté... chez les journalistes ».

Pas de journal, pas d'opinion ni privée, ni publique. Car la matière première de cette industrie de transformation qu'est l'opinion, c'est l'information. Sans elle, sans cette manne journalière, la machine à opiner s'enraye, hoquette et s'arrête. Et le nouveau souverain s'en trouve frappé de paraly-

sie. On connaît la fameuse réflexion de Hegel si souvent citée, sur le journalisme qui a remplacé la prière du matin. Mais se souvient-on de celle de Balzac : « le journalisme, c'est la religion des sociétés modernes, et il y a progrès ». La dernière remarque, grinçante pour qui n'ignore rien des sentiments de son auteur, laisse entendre que cette nouvelle religion a plus à voir avec Satan qu'avec Dieu, mais c'est une autre histoire.

Balzac a vu que l'on entrait dans la civilisation du papier. Il a compris que la société libérale était par nature papivore. Le Grand Larousse lui donnera raison. La liberté est directement proportionnelle à la consommation de papier : « De toutes les nations, celle qui produit et consomme le plus de papier, c'est la libre république des Etats-Unis.» Et ce n'est pas une simple affaire de démographie, c'ets une affaire de démocratie. Le journal, mais c'est aussi vrai de l'écrit en général, est le nœud et le nerf de la démocratie. Il va donc falloir du papier, toujours plus de papier, mais aussi, démocratie oblige, du papier moins cher. Car si les techniques obéissent à une logique évolutive, les sociétés ausssi, et il se trouve que ces deux logiques agissent et réagissent l'une sur l'autre.

Produire davantage et à un moindre coût, tel est le problème posé à la papeterie à l'aube du XIXème siècle. A cela vont s'ajouter deux autres impératifs : produire du papier moins lourd et plus résistant. Nombreux sont les inventeurs qui s'y mettent. Le registre des brevets en fait foi. Comme on ne prête qu'aux riches, on a prétendu que Balzac s'y était essayé, mais tout donne à penser qu'il s'agit là d'une légende. En revanche, l'écrivain avait nourri le projet d'écrire un roman qui aurait eu pour titre *Le Papetier*, mais les érudits possèdent bien peu d'informations sur ce mystérieux ouvrage. Il ne nous reste que David Séchard, le claivoyant, qui, perçant à jour les transformations sociales, prévoit que la demande en papier ira croissant, et qu'il est urgent d'anticiper (et même de précipiter) le phénomène par une découverte technologique. « Ainsi rien de plus nécessaire que d'adapter la papeterie aux besoins de la civilisation française qui mena(ce) d'étendre la discussion à tout et de reposer sur une perpétuelle manifestation de la pensée individuelle ».

Et David Séchard pèse ses mots. Il ne se laisse pas emporter par l'euphorie qui saisit qui se trouve dans un marché porteur. Et il voit. Il voit que la papeterie va devoir nécessairement s'adapter, au sens Lamarckien du terme, et non simplement de se contenter d'accroître ses capacités de production. Car si le milieu que constitue la société libérale est favorable à l'expansion de la papeterie, il lui est, dans le même temps, tout à fait

contraire — du moins dans l'état des procédés de fabrication de la pâte qui sont les siens. Une petite explication s'impose ici, et Balzac ne se fait pas faute de nous la fournir. Elle pourrait tenir en deux mots : nivellement des conditions. Mais en quoi ce phénomène social dont les libéraux se réjouissent et dont les conservateurs s'affligent, peut-il avoir quelque incidence sur la production du papier ? C'est très simple. Le papier se fabrique alors essentiellement à partir du chiffon et seuls les chiffons de chanvre et de lin fournissent une pâte qui donne du papier de grande qualité. Or, appauvrissement oblige, il n'y a plus, comme on dit, de « beau linge »... « Nous arrivons à un temps où, les fortunes diminuant par leur égalisation, tout s'appauvrira : nous voudrons du linge et des livres à bon marché...» Voilà bien tout le problème ! Chez les aristocrates comme chez les grands bourgeois, le coton a tendance à remplacer le fil. Et qui dit chiffon de coton dit papier mou, cassant, instantanément soluble dans l'eau. Plus de gens de qualité, plus de papier de qualité. Sans oublier que, diminution des fortunes aidant, le linge, même de qualité médiocre, est moins abondant. Toutes les conditions d'une disette de matière première sont réunies au moment même où la mutation qui a entraîné le nivellement des conditions a besoin du papier pour porter son élan. Le facteur démographique vient ajouter à la pénurie. La France connaît une période de basses eaux, la faute aux mœurs, dirait Balzac… la faute surtout aux retards économiques.

Qui dit rareté dit cherté, mais rien ne peut arrêter le grand élan que le mouvement libéral a donné à la presse. La contradiction trouvera donc sa résolution technique, tel est le sens du roman de Balzac. L'écrivain a voulu nous montrer la nécessaire rencontre entre l'histoire sociale et l'histoire des techniques. C'est en créant, malgré elle, un risque de pénurie de ce dont elle a le plus besoin dans la logique de son développement, que la société libérale a obligé l'industrie papetière à se révolutionner, et cette révolution technologique, par un effet de choc en retour, a précipité l'avènement de la démocratie.

Françoise Gaillard enseigne à l'Université de Paris VII. Elle prépare actuellement un ouvrage sur l'esthétique contemporaine qui aura pour titre A*rchéologie de la modernité.*

Josef Koudelka, *Italie,*© Magnum photos.